

LA VIE PARISIENNE



LA VIE PARISIENNE

Paraît tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 centimes ; — ÉTRANGER, 75 centimes.

RÉDACTION et ADMINISTRATION : 29, rue Tronchet, PARIS (8^e) ; Téléphone Gutenberg 48-59

ABONNEMENTS

PARIS et DEPARTEMENTS

UN AN : 30 francs ; — Six Mois : 16 francs ;

Trois Mois : 8 francs 50

ÉTRANGER (Union Postale)

UN AN : 36 francs ; — Six Mois : 19 franc

Trois Mois : 10 francs

Les Abonnements doivent commencer le 1^{er} de chaque mois.

**GOUTTES
DES COLONIES
DE CHANDRON**

CONTRE

**MAUVAISES DIGESTIONS,
MAUX D'ESTOMAC,
Diarrhée, Dysenterie,
Vomissements, Cholérine**

**PUISSANT ANTISEPTIQUE DE
L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN**

DANS TOUTES LES PHARMACIES.
VENTE EN GROS : 8, Rue Vivienne, Paris.

**SECRET de BEAUTÉ
GERMANDRÉE**

D'un idéal Parfum. Adhérence absolue



EN
POUDRE
EN
CRÈME
ET SUR
FEUILLES

MIGNOT-BOUCHER
Parfumeur - 19 r. Vivienne, Paris.

OMNIA-PATHÉ A côté
des Variétés

5, Boulevard Montmartre, 5

LE PLUS BEAU CINÉMA DE PARIS

La Projection la plus parfaite

FAUTEUIL, 1 fr. ; RÉSERVE, 2 fr. ; LOGES, 3 fr. (esc. spécial)

Ouvert sans interruption de 2 h. à 11 h.

QUELQUES VIOLETTES Nouveau Parfum
d'HOUBIGANT

BIJOUX Plus haut Cours
COMMISSION **ACHAT**
COMPTOIR ARGENTIN, 25, rue Caumartin, Paris

MAISONS CHOISIES

2 fr. la ligne (50 lettres, chiffres ou espaces).

RECHERCHES ET RENSEIGNEMENTS

POLICE PARISIENNE, 124, r. Rivoli, IMBERT Dir. Ex-
insp. attaché au Cabinet du Préfet de Police. Re-
cherches de t. natures. Rens. confid. Enquêtes sur t. sujets.
Mariage (avant). Divorce. Constats. Successions. Vois.
Surveillance, etc. Missions. Paris, France, Etranger.
Discr. absolue.

POLICE PRIVÉE, 37, boul. Malesherbes, Paris, 20^e an-
née, recherches, enquêtes, surveillances, mariages,
santé, antécédents, moralité, prodiges, etc., etc.
DIVORCES, E. VILLIOT, Directeur, reçoit de 9 heures
à midi et de 2 heures à 6 heures. Téléphone Cen-
tral 85-81.

DIVERS

M^{me} VIC juge, conseille d'après écriture. Reçoit 2 à 8 h.
et par corresp. 6, rue Boucher (face Samaritaine).

GABRIELLE, 5, avenue Mac-Mahon, spirite, guidora
avenir, évitera décep. de la vie par ses conseils. 2 à 7 h.

MYSTÈRES DE L'ÉCRITURE sur tapis astral, etc., dep.
2 fr. Tous les jours, dim. et fêtes, de 2 à 7 h. ou
écrire, M^{me} IXE, 27, rue Vauquelin, Paris (5^e).

ROBES MANTEAUX, Tailleurs modèles grande couture,
réparat. et à façon. Prix modér. FRANCINE, 36, r. Monge.

DÉSTIN DÉVOILÉ. Désirez-vous sincèrement vs ôter tous
doutes et tous soucis? Jouissez du génie dont je suis
inspirée! Ne soyez plus angoissé, renseign.-vs sur v. sort
ou sur celui des soldats. N'hésitez pas et vous aurez la
tranquillité pour 5 fr. par quest. (Ind. nom, prén., l'âge
et résid. du soldat ou v. nom, prén., l'âge). Ad. mandats
et lettr. à Z. NECHITCH, Case 16.817 Stand, Genève (Suisse).

OCCASIONS

BIJOUX · PERLES · DIAMANTS
sont achetés aussi cher qu'avant la guerre
chez **PARÉDES**, 11, rue Caumartin. 1^{er} ÉTAGE

BIBLIO, r. Vivienne, 12, achète livres et gravures.
Envoie franco sur demande son dernier Catalogue.

Le COURRIER de la PRESSE

21, Boulevard Montmartre, 21 — PARIS (2^e)

Bureau de coupures de journaux

FONDÉ EN 1889

Directeur : A. GALLOIS

Adresse Télégraphique : COUPURES-PARIS — Téléphone : 101-50

TARIF : 0 fr. 30 par Coupure

ÉTÉ 1915 MAGASIN de CHOCOLATS et BONBONS PRÉVOST



CHOCOLAT à la TASSE PRÉVOST et CAFÉS

39, Boulevard Bonne-Nouvelle
Allées de Tourny, 4, à BORDEAUX

Pour le Voyage, FRUITS CONFITS de première marque

MARTINI Vermouth de Turin LE MEILLEUR



SOUS BOIS PARFUM GODET

La Photographie Reutlinger d'Art

21, boulevard Montmartre, Paris

Accorde 50 %
sur son tarif
pendant la guerre.

ESTAMPES

Catalogue spécial illustré
d'Estampes galantes en couleurs
de : RAPHAEL KIRCHNER, FABIANO,
MANEL FELIU, LÉONNEC, WEGENER,
NAM, LEO FONTAN, etc. Franco, 0 fr. 50.

Catalogue spécial illustré d'estampes
sur la Guerre 1914-1915. Fco 0 fr. 50.

LIBRAIRIE DE L'ESTAMPE, 68, Chaussée d'Antin, PARIS

"LES PÉCHÉS CAPITAUX"

Pochette de 7 cartes postales en couleurs, d'un
art exquis, par RAPHAEL KIRCHNER.

Franco par poste, 1 fr. 50 ; Etranger, 2 fr.

"DE PARIS A CYTHÈRE"

2^e série de 7 cartes postales de Raphaël KIRCHNER

Franco par poste, 1 fr. 50 ; Etranger, 2 fr.

Les 2 séries, franco, 3 fr. ; Etranger, 3 fr. 50.

"L'HEURE DU PÉCHÉ"

Roman parisien, d'Antonin RESCHAL.

Enorme succès. 27^e mille. Franco : 3 fr. 50.

ON DIT... ON DIT...



Mondanités.

Le mois de septembre a été beau presque dans toute la France, mais il a été particulièrement magnifique sur le littoral de l'Océan. De l'embouchure de la Loire jusqu'à Biarritz ce furent, sur toutes les plages, des journées radieuses, incomparables, bénies. Jusqu'à la grande marée du 24, il n'y eut pas un nuage au ciel et, le 24 septembre même, aux Sables d'O'onne, à Royan, les baigneurs se plaignaient de trouver l'eau presque trop chaude !

A la faveur de cette température exceptionnelle, la saison se prolongea, une saison partout décente et familiale, sans casinos, sans petits chevaux, une saison pour les enfants et pour les jeunes femmes, — les grands enfants

étant en Argonne ou en Lorraine, et les vieux messieurs ne se baignant pas...

Ce fut très gentil et très propre. Toutefois, il fit si beau, si beau, la vie devint ainsi si douce et si légère que quelques rares étourdis en arrivèrent à oublier qu'on se battait à 100 kilomètres de Paris. Et ces écervelés songèrent à s'amuser, c'est-à-dire à faire parler d'eux... Ils eurent bien tort !

Sur une plage qui a, dit-on, douze kilomètres de long, qui est réputée comme très sablonneuse et qui n'est ni très loin de Bordeaux, ni très loin de Nantes... (cherchez!...) un banquier, très parisien avant la guerre, voulut se distraire, montrer qu'il avait une belle villa, et que sa femme avait de beaux bijoux. Il imagina donc, tout bêtement, de donner un bal... parfaitement, un bal, le 24 septembre 1915 !

Il invita des amis — et quelques-uns de ces amis acceptèrent (n'est-ce pas, c'est si gênant, parfois, de refuser?...) Et le banquier fit préparer un souper délicat et convoqua un orchestre de Paris, excellent et renommé...

La fête promettait ainsi d'être très réussie... Malheureusement, elle fut trop, en ceci qu'il y vint trop de monde... Il y vint tous les pêcheurs du port et toutes ces dames de la marée, qui, dans ce port même, ne passent pas pour avoir froid aux yeux...

Il fallut vite éteindre les chandelles et renvoyer les tziganes. Quant aux invités, aux vrais invités, vous devinez s'ils firent lestement demi-tour !

En service commandé.

M. Antonin Dub.st est allé ces jours derniers au-devant des grands blessés retour de captivité en Allemagne.

Il parla. Il parla même fort bien.

Pour avoir les mains libres — car on sait que M. Antonin D.b.st a le geste aussi éloquent que la parole — il avait laissé son pardessus entre les mains d'un soldat. Lorsqu'il voulut reprendre son vêtement, il crut bon de dire quelques mots aimables au « biffin », assis sur une chaise et qui ne pouvait se lever.

— Et vous, mon jeune ami, qu'avez-vous ?

— Deux blessures, qui m'ont occasionné un raccourcissement de la cuisse ; de plus je suis convalescent de la gale...

M. Antonin Dub.st disparut précipitamment ; il oublia même de reprendre son pardessus...

Êtes-vous homaraniste ?

Dans la grande lutte des peuples, on aurait pu penser que les illusions des espérantistes s'étaient évanouies. Allez donc croire au succès d'une langue internationale quand les nationalismes sont si farouchement exaspérés ! Eh ! bien, l'inventeur de l'espéranto, le Dr Zamenhof, de Varsovie, est plus fermement persuadé que jamais de la nécessité de son apostolat.

Le Dr Zamenhof s'est établi en Suisse, à Jügerberg, et il vient d'y fonder une nouvelle religion, qu'il appelle l'*Homaranisme*, d'un mot espéranto qui signifie « homme » ou plus exactement « membre de la famille humaine » ; et il définit cette religion « la tendance de tous les peuples à l'union de l'Humanité ».

Il y a vraiment des gens qui ont le sens de l'actualité !

Le pied de guerre.

La mode des jupes très courtes est cruelle pour beaucoup d'élégantes. Que de chevilles trop solidement construites elle découvre indiscrètement ! C'est le bottier qui bénéficie particulièrement de cette aventure : c'est à lui de rendre aimables les attaches inférieures des coquettes et de nous persuader que, comme le dit un dicton galant, « rien n'est plus spirituel qu'un pied ».

Mais hélas ! la tâche du bottier est souvent difficile... Les Parisiennes sont si exigeantes ! Aussi un de ceux établis rue de Rivoli a-t-il cru devoir prendre une mesure de prudence. Il a fait imprimer sur les prospectus et les cartes de sa maison, et sur des cartons pendus dans son magasin, un avis ainsi conçu, délicieux petit chef-d'œuvre d'humour :

M. L... bottier prévient sa clientèle que les bottes ne peuvent être rendues responsables des défauts du pied ou de la cheville. Elles ne sont donc jamais reprises une fois qu'elles ont été mises par la cliente.

Les mauvais prophètes.

Il y a trois ans environ, un de nos confrères périodiques posa à quelques notabilités littéraires et artistiques, la question suivante : *La jeune génération vous semble-t-elle inférieure ou supérieure à celle qui l'a précédée ? Par quelle qualité ? ou quel défaut ?*

Voici quelques-unes des réponses qu'il reçut à ce sujet :

HENRI CAIN : *Inférieure. Elle aura le temps de faire encore plus de bêtises.*

CHARLES FORMENTIN : *La jeune génération est poseuse et ne sait pas s'emballer. Celle qui l'a précédée avait peut-être moins de façade, mais elle avait plus d'enthousiasme et de fonds.*

CAMILLE FLAMMARION : *Inférieure par le besoin d'argent.*

GEORGES DE PORTO-RICHE : *Inférieure, dépourvue de gravité et sans culture.*

CHARLES POILPOT : *Inférieure.*

GEORGES FEYDEAU : *La jeune génération est très inférieure à celle qui l'a précédée. Tout de même si je pouvais en faire partie !...*

Comme les gens d'esprit peuvent manquer parfois de jugement ! Ces messieurs doivent être un peu confus aujourd'hui d'avoir médité à la légère de la jeunesse française qu'ils ne connaissaient guère ou qu'ils n'avaient pas devinée.

Simple souvenir.

On parle beaucoup — en bien et en mal — de la neutralité hollandaise. Qu'il nous soit permis de rappeler cette anecdote.

Un soir, quelque temps après la guerre de 1870, Gambetta et Ranc entrèrent par curiosité dans un café-concert d'Amsterdam : public de bons bourgeois buvant leur bock et fumant paisiblement ; concert cosmopolite où se succédaient des chanteuses flamandes, anglaises, allemandes, françaises. C'était en somme assez médiocre et sans intérêt.

Gambetta et son ami allaient partir quand il leur sembla qu'il y avait quelque agitation dans la salle. Tous les yeux se portaient de leur côté. Le directeur de l'établissement vint chuchoter un mot au chef d'orchestre, qui fit un signe à ses musiciens et, après quelques secondes de silence, nos compatriotes eurent la joie d'entendre les premières mesures de *La Marseillaise* : on avait reconnu Gambetta.

Puis une jeune femme entra en scène ; elle avait une robe de deuil avec une écharpe tricolore. Elle commença une chanson : *Le Maître d'école alsacien*, dont le refrain disait :

La patrouille allemande passe
Baissez la voix mes chers petits ;
Parler français n'est plus permis
Aux petits enfants de l'Alsace.

Quand elle eut fini et quand Gambetta et son ami furent pour sortir, une acclamation formidable les salua ; toutes les mains se tendaient vers eux.

Les Hollandais sont et ont toujours été de braves gens !



“ LA VIE PARISIENNE ”

SUR LE FRONT

Interrogez les combattants, interrogez les convalescents, interrogez tous ceux que leur devoir patriotique a envoyés dans les tranchées ou dans les services auxiliaires, ils vous diront qu'aucun cadeau ne peut leur être plus agréable qu'un abonnement à *La Vie Parisienne*. Ses images souriantes, ses articles amusants, ses chroniques et ses échos spirituels sont la meilleure distraction des fatigues et des anxiétés de la guerre.



La Vie Parisienne est en mesure de faire parvenir ses numéros régulièrement, chaque semaine, sur n'importe quel point du front et même aux Dardanelles. L'abonnement pour trois mois ne coûte que 8 fr. 50 ; pour six mois, 16 francs.

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS

VILLÉGIATURES D'AUTOMNE

A PAU ET A LA CÔTE D'ARGENT

L'automne est la saison la plus favorable au séjour sur la Côte d'Argent et dans la région de Pau où le ciel est toujours ensoleillé et la température très clémente.

Des services de trains avec voitures directes, wagons-lits et wagon-restaurant offrent les plus grandes facilités pour le déplacement. De Paris on se rend en neuf heures à Bordeaux, en treize heures à Pau, Biarritz et Saint-Jean-de-Luz. Le retour s'effectue avec les mêmes facilités.

TICKETS “ GARDE-PLACES ”

Pour permettre aux voyageurs de réserver à l'avance et de s'assurer la possession indiscutée de la place qu'ils ont choisie, la Compagnie d'Orléans a organisé un service de tickets “ garde-places ”, en 1^{re} et en 2^e classe, dans un certain nombre de trains express au départ de différentes gares de son réseau, savoir :

Paris, Tours, Bordeaux-Saint-Jean, Nantes, Saint-Nazaire, Pornichet, La Baule-Escoublac, Le Pouliguen, Le Croisic, Quiberon, Lorient, Quimper, Limoges-Bins, Agen, Montluçon, Aurillac, Vic-sur-Cère, Le Lioran.

Prix de la location à l'avance, quelle que soit la classe : 1 franc par place avec maximum de 3 francs pour location aux membres d'une seule famille ou d'une même Société, des places d'un même compartiment.

Pour tous renseignements, s'adresser aux gares intéressées.

AMÉLIORATIONS DU SERVICE DE BANLIEUE

Depuis le 6 septembre 1915 de nombreuses améliorations (création de nouveaux trains, accélération de trains existants, arrêts nouveaux, etc.) ont été apportées au service de banlieue tant entre Paris-Quai d'Orsay et Juvisy, Brétigny, Étampes qu'entre Paris-Luxembourg et Bourg-la-Reine, Sceaux-Robinson, Limours.

Consulter les affiches spéciales.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

BILLETS DE BAINS DE MER

L'Administration des Chemins de fer de l'État, en vue de permettre aux personnes qui désirent se rendre sur les nombreuses plages de la Manche et de l'Océan comprises entre Dieppe et l'embouchure de la Gironde, de profiter de billets d'aller et retour à prix réduits dit de “ Bains de mer ”, a décidé que l'émission de ces billets spéciaux serait autorisée cette année comme les années précédentes pendant la saison d'été.

Elle a en conséquence pris les mesures utiles pour que la délivrance des billets dits de “ bains de mer ” soit effectuée jusqu'au 31 octobre dans toutes les gares de son réseau.

Les voyageurs ont ainsi la faculté d'utiliser : Sur l'ensemble du réseau, des billets de toutes classes valables pendant 33 jours et pouvant être prolongés d'une ou deux périodes de 30 jours moyennant un supplément de 10 0/0 par période ;

Sur les lignes du sud-ouest, des billets à validité réduite : billets du vendredi au mardi ou de l'avant-veille au surlendemain d'une fête ; billets valables seulement le dimanche ou un jour férié ;

Sur les lignes de Normandie et de Bretagne, des billets valables suivant le cas, trois jours, quatre jours ou dix jours.



LES DEUX MARIS

Avant la guerre, le divorce était facile. Dans certains milieux, il régnait à l'état endémique et atteignait pas mal de ménages sans que les griefs eussent beaucoup de virulence. La douceur de vivre attirait à la curiosité du changement. Et l'on finissait par ne pas y attacher d'importance. LAURINE et ALBERT MONTBLIN avaient suivi l'exemple, et s'étaient trouvés disjoints un beau jour sans bien se rendre compte de ce qui les avait amenés à cette situation. MONTBLIN était en somme un mari agréable, même gentil, un peu volage peut-être — qui ne l'était pas en ce temps lointain? Mais sa femme l'aurait voulu plus brillant, plus tapageur — car c'était un doux, presque timide. Elle, au contraire, ardente, romanesque et aussi très snob, elle avait un faible pour les hommes à attitudes! Avec ceux-là elle flirtait, l'un d'eux l'avait même tout à fait emballée : MARC DE ROCHECLAY qui avait pris devant elle figure de héros : soi-disant dilettante de l'épée, ayant toujours son honneur à la bouche, amateur de sports dangereux — qu'il racontait seulement — intrépide critique des petites actions d'autrui, voulant pour les siennes de prodigieuses ampleurs et faisant rêver les femmes par ce qu'il disait de magnifique sur l'amour. Avec cela, un physique un peu chiqué mais qui impressionnait. Aussitôt libérée, LAURINE avait tenu à épouser « ce fauve! » La guerre, très vite survenue, lui avait à peine permis de juger son bonheur — sauf sur un point, et il était capital, c'est que dans l'intimité le « héros » ne rendait pas, mais vraiment presque pas du tout. Bien que d'une classe mobilisée, MARC ne partit pas. Il prétextait avoir été mis jadis, sans savoir pourquoi, dans un service auxiliaire qu'on n'appelait pas. « Il est ridicule qu'un homme comme vous et de votre réputation reste à ne rien faire », disait LAURINE, avec peut-être quelque ironie. Et elle répétait : « Engagez-vous! » Elle le répéta tellement que le héros, mis au pied du mur, dut faire semblant de s'exécuter.

Ce jour-là, parti dès le matin pour remplir les formalités, il rentre vers cinq heures, sans aucun éclat, avec une discrétion inaccoutumée. Mais sa femme l'attend.

LAURINE. — Eh bien! J'espère que ça y est?

MARC, embarrassé. — Vraiment, vous y mettez un acharnement! On croirait que vous avez envie de vous débarrasser de moi?

LAURINE. — Non; mais je ne veux pas avoir à rougir de mon mari.

MARC. — Permettez! Il y a des circonstances indépendantes de la volonté...

LAURINE, désappointée. — Allons! Je vois que cela n'y est encore pas?

MARC. — J'ai fait tout ce qu'il fallait. On ne veut pas de moi.

LAURINE. — Quelle plaisanterie!...

MARC. — Je vous jure. Toujours la même raison — que je ne m'explique pas d'ailleurs — mais portée sur mon livret. Je ne vous en avais pas parlé. Avant la guerre la chose avait si peu d'importance!

LAURINE. — Quelle chose?

MARC. — Stupide, je vous dis. On a mis: inapte!

LAURINE, stupéfaite. — Inapte!... Et vous venez de repasser devant une commission?

MARC, embarrassé. — Sans doute... Mais avec une telle mention, on ne regarde même pas, on confirme!

LAURINE, songeuse. — Inapte (*Examinant son mari.*) Le fait est que si l'on y réfléchit...

MARC. — Plait-il? Oh! vous allez vous figurer! Vous savez pourtant mieux que personne...

LAURINE. — Mais non, justement: je ne sais pas beaucoup... Qu'est-ce qu'ils vous trouvent les médecins?

MARC. — Ah! des ignorants!... Je vous demande un peu, un homme bâti comme moi...

LAURINE, ironique. — En façade!... du trompe l'œil!

MARC, furieux. — Laurine! A la fin...

LAURINE. — Inutile. Vous ne me faites plus peur. D'ailleurs ce n'est pas moi qui dis que vous êtes piqué des vers!

MARC. — Je ne supporterai pas!...

LAURINE. — Méfiez-vous. La colère doit être pour vous un des excès défendus. Mais après tout, mon pauvre ami, vous êtes plus à plaindre qu'à blâmer. Je ne vous parlerai plus de cette question... ni d'aucune autre pouvant vous fatiguer.

MARC. — Vous vous moquez!

LAURINE. — Du tout! Vous êtes inapte; ce n'est pas de votre faute ni de la mienne, — surtout pas de la mienne! Jusqu'à ce qu'on sache exactement, il n'y a qu'à vous soigner.

MARC, *s'adouissant*. — Vous êtes fâchée, Laurine?

LAURINE. — Ce n'est rien. Une aile cassée! Ne vous inquiétez pas; et laissons ce sujet. (*Reprenant un journal qu'elle tenait.*) Je lisais quand vous êtes arrivé. Avez-vous vu les citations d'aujourd'hui?

MARC. — C'est toujours un peu la même chose.

LAURINE. — Evidemment. Il sont tant à faire cette même chose! Une magnifique monotonie! Tout de même écoutez cette note concernant... je vous le dirai après, vous ne le connaissez pas. (*Lisant.*) « S'est lancé trois fois à l'assaut en entraînant sa troupe et l'a maintenue sur la position malgré un feu terrible. A un moment, isolé des quelques hommes qui lui restaient, entouré de cinq ennemis, en a tué trois à coups de revolver, a blessé grièvement le quatrième d'un coup de sabre, et assommé le dernier avec la crosse d'un fusil ramassé à terre. »

MARC, *géné*. — Il faut des tempéraments spéciaux... même un peu sanguinaires.

LAURINE. — Comme le vôtre avant la guerre. C'est inouï ce qu'elle change les valeurs la guerre. (*Avec mépris.*) D'un bravache elle fait un lièvre, et de l'homme qu'on jugeait paisible, et qui était vraiment fort, elle fait un lion! (*Brandissant le journal avec enthousiasme.*) Savez-vous comment il s'appelle celui-là? Montblin! (*Avec orgueil.*) Mon mari.

MARC, *bondissant*. — Pardon! C'est moi votre mari!

LAURINE. — Si peu!... Et puis, il me semble que le vrai c'est toujours le premier.

MARC. — Charmant pour moi! (*Se rapprochant.*) Pourtant, je ne vous ai pas déçu, vous avez écouté mon amour?

LAURINE. — La vieille chanson. (*Se levant.*) D'ailleurs laissons cela.

MARC. — Permettez! Vous êtes ma femme et j'ai le droit...

LAURINE, *s'échappant*. — Oh! le droit! Quand il n'y a plus que ça pour nous prendre!...

Les tranchées conjugales sont ainsi creusées face à face. Des semaines se passent; Laurine s'est liée de plus en plus intimement avec son amie Huguelle d'Azalet. Ce jour-là elle arrive chez elle dans la plus exquise robe de marraine qui se puisse imaginer.

HUGUETTE. — Mazette. Sous les armes! Si tu ne remportes pas la victoire avec cela!

LAURINE, *souriant*. — Avec cela... ou sans cela.

HUGUETTE. — Evidemment! Aussi ma chambre est-elle prête à tout hasard. Et je me sauve!

LAURINE. — Attends. S'il n'avait pas eu sa permission?

HUGUETTE. — Il l'a. Il vient de me téléphoner à l'arrivée. Il sera là dans quelques instants ton ex-mari... Enfin Albert, quoi.

LAURINE, *répétant, ravie*. — Albert!... Que de souvenirs dans ce petit nom qui me revient aux lèvres!

HUGUETTE. — Pas seulement aux lèvres, hein?

LAURINE. — Quand je pense que depuis deux mois nous échangeons des lettres sans qu'il ait deviné que c'était moi la marraine.

HUGUETTE. — Naturellement, puisque cette marraine qu'il croit ne pas connaître signe Huguelle d'Azalet et écrit sous ta dictée... avec mon écriture.

LAURINE. — C'est bien un peu tendre ce qu'on lui a écrit... Il va avoir le béguin pour toi.

HUGUETTE. — Aucun danger puisque c'est toi seule qu'il va trouver ici.

LAURINE. — Oui, mais la désillusion lorsqu'il reconnaîtra qu'il s'est monté la tête... pour son ancienne moitié! (*Réfléchissant.*) Si, au contraire, je la prolongeais un peu l'illusion... pour en profiter? Si je le recevais voilée?... Ce serait amusant. (*Sonnerie.*)

HUGUETTE. — Dépêche-toi. C'est lui. (*Passant des écharpes d'étoffes légères à son amie.*) Pour te gazer! (*Sortant.*) Et au revoir. Bonne chance!

Albert Montblin, dès son entrée, s'arrête assez ébouriffé de se trouver en face d'une femme aussi mystérieusement enveloppée.

ALBERT. — C'est bien à madame d'Azalet?

LAURINE. — Oui, monsieur. Monsieur Montblin, n'est-ce pas?... Asseyez-vous. Je suis très emmitouffée, ne faites pas attention; une névralgie très douloureuse.

ALBERT. — Mais alors, je suis indiscret?

LAURINE, *ayant beaucoup de peine à changer sa voix*. — Du

tout!... Au contraire!... Je suis si contente!... Mon filleul!... Un magnifique filleul!

ALBERT, *méfiant, à part*. — Bon! une vieille qui m'a fait le truc de la marraine!

LAURINE. — Vous m'avez écrit des choses qui m'ont infiniment touchée... En les lisant je me suis sentie devenir meilleure...

ALBERT, *prudent*. — Mais vos lettres aussi étaient...

LAURINE. — Oh! l'expression de toute mon âme. C'est extraordinaire, n'est-ce pas? Il semblait que nous nous connaissions... que nous nous reconnaissons plutôt! Des cœurs qui s'ignorent ainsi dans le monde et qui sont faits l'un pour l'autre...

ALBERT, *décidé à savoir*. — Nous sommes d'accord pour les cœurs. Maintenant donnez-moi la joie de votre visage?

LAURINE. — Ah! que c'est bien de l'homme. Vous avez peur d'être tombé sur un paquet?

Elle a un éclat de rire qui la trahit. Car il n'est qu'à elle ce rire perlé, irrésistiblement gai et qui fait flamber ses yeux de malice.

ALBERT, *avec un cri de surprise*. — Laurine!

LAURINE, *enthousiasmée*. — Il m'a reconnue!... Que je suis contente!... (*Jetant ses voiles.*) Oui, c'est moi!... toute moi!... Pas un paquet, voyons? (*Regardant Albert qui reste sans bouger.*) Qu'est ce qu'il y a?... Tu es figé?...

ALBERT. — Pardonnez-moi. Je ne comprends pas.

LAURINE. — C'est juste, au fait!... Tu ne dois pas... (*rectifiant.*) Vous ne devez rien comprendre à ce... Pourtant, dans ce que j'écrivais, vous n'avez donc pas deviné?...

ALBERT, *la regardant*. — Quoi?

LAURINE, *embarrassée*. — Mais que... Ah! que c'est donc difficile à dire ces choses-là quand on ne les devine pas.

ALBERT. — Comment l'aurais-je pu? N'étions-nous pas séparés, divorcés?

LAURINE, *songeuse*. — En effet. Et pourtant je ne peux pas croire que parce que nous avons rempli quelques petites formalités...

ALBERT. — C'est que, depuis, vous en avez rempli d'autres. N'êtes-vous pas remariée?

LAURINE. — Hélas!... Mais ça n'a pas d'importance.

ALBERT. — Comment? Je ne suis plus rien, je suppose.

LAURINE. — Mais tout, au contraire, tout!

ALBERT. — Depuis quand?

LAURINE. — Depuis que je te connais!... Oh! oui, plus de vous, plus de phrases; tu es toi, pour moi, le premier *toi*, le seul *toi*! (*Le regardant avec admiration.*) Quand je pense que tu en as tué cinq!...

ALBERT, *stupéfait*. — Hein?... Ah! c'est cette petite histoire qui a?...

LAURINE. — Il appelle ça une petite histoire!... La plus belle citation!... Mais comprends donc que j'en ai été bouleversée jusqu'aux entrailles et que ce grand éclair au fond de moi-même m'a révélé tout ce que tu étais, tout ce que je n'avais jamais su voir de toi et aussi ce que je n'avais pas su voir de moi. Enfin quoi, je suis ta femme!

ALBERT, *triste*. — Je le voudrais bien!

LAURINE. — Tu le voudrais? C'est vrai?... C'est vrai? Tu as regretté?

ALBERT. — C'est tout le secret de mon courage!

LAURINE, *éperdue, lui tendant les bras*. — Albert!

ALBERT, *si ému lui aussi, les larmes aux yeux*. — Ma petite, ma chère petite mienne!...

LAURINE, *après l'étreinte redevenant gamine*. — Le meilleur baiser de ma vie!... Encore?

ALBERT, *souriant*. — Eh! bien, et l'autre?... Monsieur de je ne sais plus quoi?...

LAURINE. — Je ne sais pas non plus!... Zut!... Albert, viens près de moi, raconte, c'est si bon de se retrouver!

ALBERT. — Chez qui sommes-nous donc?

LAURINE. — Chez M^{me} d'Azalet, la vraie!... Elle est sortie... Elle est sortie pour jusqu'à ce soir minuit... Ne t'inquiète pas, nous avons le temps.

ALBERT. — Le temps?

LAURINE. — De causer... Tant de choses à se dire!

ALBERT. — Ah! c'est vrai... Quelle joie!... Et que vous êtes jolie ma marraine!

LAURINE. — Plus qu'avant?

ALBERT. — Autre chose.

LA CENSURE

Dessin de C. Hérourd.



De la jarouche Anastasie
Voyez ici l'absurdité :

Plus apparaît sa frénésie,
Plus transparait la Vérité.

LAURINE. — Toi aussi autre chose!... Et mazette
ALBERT, *riant*. — Tu trouves?... La cure de tranchée: La sagesse.

LAURINE. — Et pourtant tu n'y étais pas habitué.

ALBERT. — Ah!... Avant, j'étais donc tant que cela?

LAURINE. — Tu étais un petit mari délicieux que je n'avais pas su savourer!...

ALBERT. — Et toi la chérie la plus exquise... Alors qu'est-ce qui nous a pris de divorcer?... On était de drôles de corps avant la guerre.

LAURINE. — On n'invitait pas assez le cœur. Mais il se ratrape.

ALBERT. — Est-ce qu'avec... l'autre, il n'a pas été de la partie?

LAURINE. — Il a joué le mort. Et puis, ne me parle pas de cet individu.

ALBERT, *ironique*. — Un noble chevalier pourtant.

LAURINE. — Epargne-moi, je t'en prie... et rassure-toi : avec ce chevalier-là, je n'ai jamais pu décrocher les étoiles!... (*Baisant les yeux.*) Ce n'est pas comme avec toi.

ALBERT, *l'attirant à lui*. — C'est donc vrai que maintenant tu m'aimes d'amour, un peu?

LAURINE. — Ni un peu, ni beaucoup. Encore bien davantage! Veux-tu que je te dise : nous nous sommes aimés depuis toujours, mais on ne s'en aperçoit que maintenant. Et alors!...

ALBERT. — Et alors?

LAURINE. — Alors mieux qu'au Français nous sommes sûrs de passer une bonne soirée!

ALBERT. — Gamine!...

LAURINE. — Reproche?

ALBERT. — Compliment! Je me rappelle précisément...

LAURINE, *lui fermant la bouche d'un baiser*. — Moi aussi. Chut!...

ALBERT, *conquis*. — Qu'est-ce que tu lui diras ce soir, en rentrant, à l'individu?

LAURINE. — Que j'ai... soigné mon filleul!

ALBERT. — Marraine chérie!... (*Réfléchissant.*) Tout de même, fruit défendu?

LAURINE. — Oh! voyons entre nous deux pas cela!... (*Ravie d'avoir trouvé un argument.*) Pour qu'il y ait... adultère, il faut que celui qu'on trompe soit un homme.

ALBERT. — Eh! bien, mōssieu de Rocheclay?

LAURINE. — Rien du tout... Inapte!

MICHEL PROVINS.

EN RÉPONSE A UNE ANNONCE

UNE jeune personne cherche un emploi de bonne à tout faire, dans famille ou chez célibataire. Aptitudes requises. Excellentes références.

Ayant jeté, certain matin,
Un coup d'œil en dernière page
Sur un célèbre quotidien,
J'y vis, entre autres, le passage

Où vous cherchez, ô jeune fille,
A remplir, ma foi! quelqu'emploi,
Dans une modeste famille,
Où vous feriez... n'importe quoi.

Vous avez, certes, de la guerre
Dû subir les coups sans merci;
Et je suis bien sûr que, naguère,
Vous n'aviez pas tous ces soucis.

Ce qu'il faudrait, pour vous distraire,
C'est un voyage d'agrément,
Voyage que vous pouvez faire
Sans qu'il en coûte énormément.

Voici ce que je vous propose,
Escomptant votre approbation,
Car, j'espère bien que la chose
Vous donnera satisfaction.

Nous sommes des soldats de France,
Un brigadier, plus sept servants!
Nous manœuvrons un truc qui lance
Des bombes chez les Allemands.

Nous habitons, dans une dune,
Une guitoune tout en bois;
Au soleil comme au clair de lune
Nous guettons le Boche aux abois

Si cela peut vous satisfaire
— N'ayant pas d'autre occupation —
Pourquoi ne venez-vous par faire
Le bonheur de ces huit garçons?

Vous seriez non sœur-infirmière,
— Ce qui souvent est du chiqué —
Mais bien notre sœur-cuisinière,
Ce qui nous a toujours manqué.

Au 10^{me} d'artillerie
Répondez dès demain matin :
Mettez : 10^{me} batterie,
Secteur postal : cent trente et un.

LES CRINOLINES DE DEMAIN



Les Parisiennes paraissent plus jeunes que jamais...

LES CRINOLINES D'AUTREFOIS



... Depuis qu'elles imitent leurs grand'mères.



L'ÉCOLE DE GUERRE... AMOUREUSE



Il ne faut jamais relâcher les prisonniers avant la capitulation.

Les compétences militaires et les incompétences civiles s'accordent à reconnaître les profondes modifications apportées par la Science à l'Art de la Guerre.

Une question se pose, entre tant d'autres : l'Amour sera-t-il obligé, lui aussi, de changer ses méthodes stratégiques pour obéir aux lois de l'évolution moderne ?

Le petit dieu malin, fils de la toute gracieuse Vénus et du belliqueux Mars, va-t-il dédaigner ses archaïques flèches empennées et rejeter

son mignon carquois, pour demander aux industries scientifiques de plus redoutables engins à blesser les cœurs ?

On frémit en pensant que le gentil Cupidon, chaussant son mutin nez rose de savantissimes lunettes d'or, à l'instar des intellectuels d'outre-Rhin, peut prier Vulcain de lui forger des foudres inédites.

Il faut bien l'avouer, la stratégie amoureuse n'a fait aucun progrès depuis son invention par le Serpent, en tiers dans le ménage d'Adam et d'Eve, aux jardins édeniques.

En dépit des trésors d'imagination dépensés par les amants, depuis qu'il y a des amants heureux ou malheureux, l'amour ne laisse pas d'être un peu monotone, et il ne manque pas de grincheux pour dire de ses « communiqués », comme de ceux du gouvernement (mais avec plus de raison) que c'est toujours la même chose...

De graves moralistes — comme nous — se demandent avec inquiétude si tout cela ne va pas changer.

La conduite des opérations de guerre amoureuse n'est pas moins délicate que celle des opérations militaires, mais elle diffère de la conduite de la guerre véritable, en ceci, que l'expérience n'y sert de rien et que la fortune y favorise surtout la jeunesse.

Q'on ne croie pas, cependant, que l'âge mûr, et même très mûr, doive fatalement entraîner une infériorité rédhitoire, pour les stratèges du sentiment. L'habileté, si elle n'a pas le charme de la fougue, peut faire illusion sur une ennemie peu exigeante. Mais on ne saurait trop recommander la prévoyance aux galants que menace la limite d'âge, s'ils ne veulent pas encourir le risque de l'oreille fendue pour aetiaillance inopportune.

La stratégie en chambre, au point de vue militaire, est déplorable. En amour, elle donne les meilleurs résultats, à la condition, toutefois, de ne pas rester purement théorique...

Les théoriciens formalistes prescrivent l'ultimatum à l'ennemie, avant l'ouverture des hostilités amoureuses. En pratique, mieux vaut ne pas attendre la déclaration de guerre selon les règles. L'attaque brusquée



Avant d'assiéger, ayez des intelligences dans la place.





Préparation d'un enveloppement.

ne réussit pas toujours. Néanmoins, elle donne à l'agresseur le bénéfice de la surprise, qui peut lui livrer une ennemie mal préparée et en plein désarroi sentimental.

La question des effectifs, si importante, dans l'art de la guerre, est nulle, en amour. Un seul héros, bien armé et fermement résolu, peut parfaitement tenir tête à des adversaires simultanées ou successives, d'un nombre pratiquement illimité.

C'est le cas, ou jamais, de dire que, plus on a d'ennemies amoureuses, plus il y a d'honneur. La gloire de Don Juan est impérissable.

Posées ces règles générales (que l'on peut prendre à contre-pied sans inconvénient aucun, en raison de la similitude bien connue des contraires, en matière amoureuse) nous aborderons les rudiments du service en campagne, ce qui est une façon de parler, le service en ville étant sensiblement le même.

La formule ordinaire de « service commandé » n'existe pas, en amour. On n'y connaît que le volontariat et la plus grande fantaisie est de rigueur dans l'exécution d'ordres, qui ne sont, en général, que d'aimables caprices.

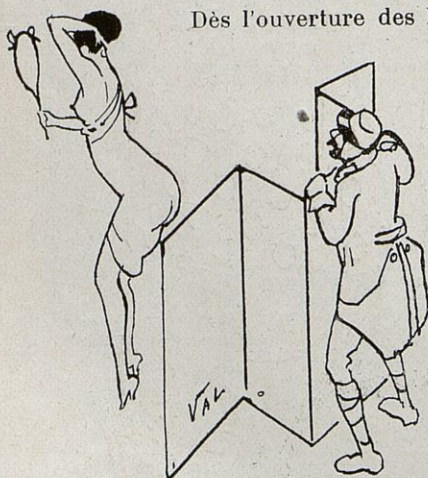
La discipline, qui fait la force des armées, fait la faiblesse des amoureuses, d'autant plus promptes à s'affranchir du joug qu'elles sont plus étroitement surveillées.

Pour la femme, la liberté est le droit imprescriptible de se choisir un ou plusieurs maîtres, sous réserve de ne leur point obéir.

Pour l'homme, c'est le droit très mitigé d'être choisi par une ou plusieurs maîtresses, qui ne souffrent aucune désobéissance.

Il n'y a pas place, dans tout cela, pour la moindre discipline. Il n'y en a pas davantage pour la hiérarchie, qui est la chose que l'amour respecte le moins. La logique, qui joue un rôle si important, dans l'art militaire, n'en joue aucun, dans l'art d'aimer, où les pires folies trouvent en elles-mêmes leur récompense, et où la sagesse est toujours punie.

L'esprit ne souffle pas toujours où il veut — l'auteur, hélas ! en sait quelque chose, et le lecteur s'en est peut-être aperçu — mais l'amour souffle partout où il lui plaît et renverse ou tourne tous les obstacles.



Un observateur n'est pas un espion.

Dès l'ouverture des hostilités amoureuses, il convient d'organiser, avant le contact, un service d'informations et de reconnaissances des plus étendus. Il s'agit de trouver les points faibles de l'adversaire et de sonder les endroits de sa ligne les plus découverts et les moins gardés.

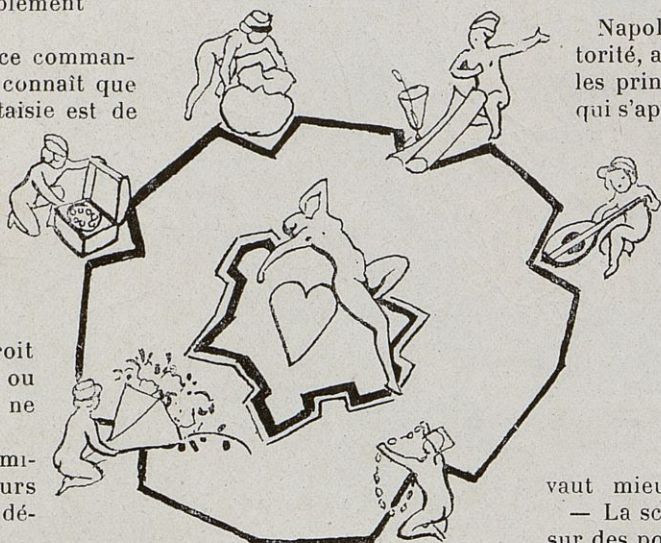
Il va sans dire qu'un certain don d'observation psychologique est requis du stratège amoureux. Mais il convient de ne pas s'exagérer la difficulté qu'il peut y avoir à obtenir les renseignements indispensables sur l'ennemie. Un homme,

d'une moyenne fatuité et d'un sens critique normal, a tôt fait de se rendre compte si son adversaire sentimentale est prête à une défense acharnée, ou de pure forme, ou si elle doit se rendre à la première sommation.

Nous croyons devoir prévenir les stratèges débutants que les conquêtes les plus faciles à faire sont souvent les plus difficiles à perdre, ce qui ne laisse pas, parfois, d'être bien ennuyeux...

Toutes les ruses de guerre sont admises, en amour, et, si douloureuse qu'en soit la constatation, il faut bien reconnaître que les moins loyales ne sont pas celles qui ont le moins de succès.

La vérité est parfois l'arme la plus dangereuse pour celui qui s'en sert hors de propos, et le mensonge a sur elle d'incalculables avantages. Mentez, mentez toujours... il en restera quelque chose ! La pureté de notre morale souffre de la violence qu'elle se fait à citer ce précepte scandaleux. Mais la sincérité est le pire écueil de l'amour et les femmes ne croient que ce qui leur fait plaisir. C'est à votre détriment que vous chercherez à leur faire croire autre chose.



Le siège d'un cœur.

Napoléon, dont on ne discutera point l'autorité, a fixé en quelques aphorismes précis les principes essentiels de l'art de la guerre, qui s'appliquent à merveille à l'art de se faire aimer. Aussi nous excusera-t-on de faire, à ce génie, quelques emprunts qui ne l'appauvriront point.

— En guerre, comme en amour, dit-il, pour en finir, il faut se voir de près.

— Il n'y a que deux espèces de plans de campagne : les bons et les mauvais. Les bons échouent presque toujours par des circonstances imprévues, qui font souvent réussir les mauvais.

— Le geste d'un général aimé vaut mieux que la plus belle harangue.

— La science militaire est le calcul des masses sur des points donnés.

— Quand on a commencé l'offensive, il faut la soutenir jusqu'au bout.

— Un général en chef ne doit jamais laisser se reposer ni les vainqueurs, ni les vaincus.

— La guerre est surtout une affaire de tact.

— Le courage est comme l'amour : il veut de l'espérance pour nourriture. L'alarme abat les esprits et paralyse le courage.

— A la guerre, le génie est la pensée dans le fait. Il n'y a qu'un moment favorable : le talent est de le bien saisir. Les tâtonnements perdent tout.

— Il faut s'appuyer sur l'obstacle pour le franchir.

Nous nous en voudrions d'affaiblir de commentaires d'aussi belles leçons d'énergie. Les stratèges de l'amour qui observeront ces principes immortels, pourront dire, comme Napoléon lui-même : « Mon habitude est de coucher sur le champ de bataille. »

On n'épuiserait point un sujet pareil, si les sujets qu'il concerne, hélas ! ne s'épuisaient d'eux-mêmes.

Les victoires militaires entraînent, pour les vainqueurs, une paix glorieuse. Il n'en va pas de même des victoires amoureuses, qui n'amènent point la paix, et qui doivent toujours être suivies de nouveaux triomphes, sous peine d'amener la guerre entre les amants, prompts à se fatiguer l'un de l'autre.

MARCEL PAYS.



Une place qui n'a plus de couverture.

L'Album de Guerre

de LA VIE PARISIENNE



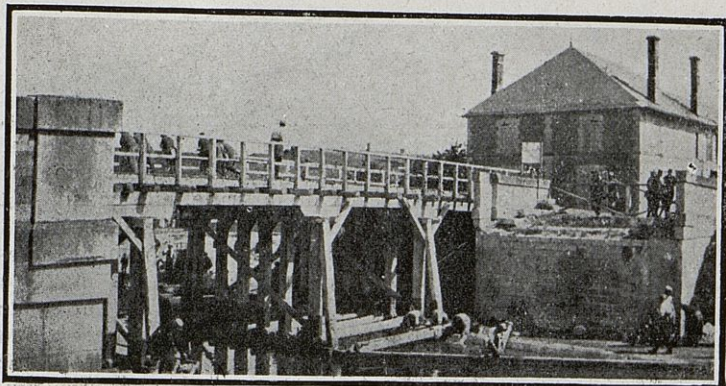
ARTILLEURS A VOS PIECES

La mise en batterie d'une pièce d'artillerie : deux phases de la manœuvre.



LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE DANS L'ALSACE FRANÇAISE

Le chef de l'Etat photographié, lors de son dernier voyage au delà des Vosges, sur la place de Dannemarie.



LES CICATRICES DE LA GUERRE

Le pont de Pogny (Marne) que les Allemands ont fait sauter.



LA PRÉPARATION DE LA GRANDE OFFENSIVE

Un embarquement de troupes en automobiles, pour le front.

LES QUATRE ÉLÉMENTS



LE FEU



LA TERRE

LES CARACTÈRES FRANÇAIS
ou LES MŒURS DE CETTE GUERRE

IV. — Des Femmes. (Suite.)

Il faut dire à la louange des Françaises que jamais elles n'ont été plus femmes que durant cette guerre. Napoléon s'étonnait que Goethe, qui avait du génie, n'aimât point les genres tranchés : l'on semblait de même perdre en France — et ailleurs — le goût des sexes définis. Au moment que, faute d'hommes, on était bien aise d'avoir des femmes pour mettre en leur place, les féministes n'ont point fait de discours et elles ont pris les places libres. Mais elles n'ont eu garde de s'imposer, puisqu'on les sollicitait; elles ont joué la discrétion; elles se sont acquittées de leur besogne insolite avec une aimable gaucherie et des sourires d'excuse; et quelles que fussent leurs intentions pour l'avenir, elles ont feint de croire qu'elles ne faisaient que des suppléances temporaires ou, comme disent les gens de maison, des *extra*.



Tous les hommes n'ont pas oublié, parmi les soins de l'heure présente, qu'ils jouissaient naguère de certains droits politiques; mais toutes les femmes semblent avoir oublié qu'elles les revendiquaient.

L'absence du mari réduit à rien, pour la plupart des femmes, le plaisir de porter les culottes.



Les femmes de tête, au sens intellectuel ou littéraire, sont rarement supportables. Dans la petite bourgeoisie et le petit commerce, les femmes de tête, en France du moins, sont admirables. Je crois qu'elles sont la France elle-même. Celle qui pleure du matin au soir et la nuit m'inspire une tendre pitié; celle qui n'a pas le temps de pleurer et que la fatigue fait dormir m'inspire du respect, et elle est peut-être la plus à plaindre.



J'ai rencontré MÉLANIE le jour où la guerre fut déclarée. Elle venait de dire adieu à son fils unique, et elle ne pouvait se résoudre de s'éloigner. Elle se tenait comme suspendue aux barreaux de la grille, elle considérait la vaste cour qu'il venait de traverser en tournant la tête plusieurs fois. Elle était mêlée parmi d'autres mères, plus humbles, qui n'étaient pas moins à plaindre qu'elle. Cependant les autres ne m'inspiraient qu'une immense pitié, au lieu que je ne pouvais songer sans une véritable épouvante à ce que devait souffrir MÉLANIE. Ce fils, il ne faut même pas dire qu'elle l'aime; car on aime autrui, et à vingt-cinq ans il fait encore partie d'elle. Il

est vraiment la chair de sa chair. Elle sent les impressions qu'il reçoit. Elle rit quand il s'amuse, c'est elle qui pleure quand il a du chagrin. Elle a pensé mourir de toutes les maladies qu'il a faites; et je m'étonnais qu'elle ne fût point morte en effet sur la place en lui disant adieu. Mais elle n'avait pas plié sous le choc; ses yeux restaient secs, et la modestie de son courage m'émut. C'est qu'elle n'était point seule à endurer ce martyre, elle partageait, et le proverbe que le mal des uns ne guérit pas celui des autres n'est vrai que pour les méchants.

J'ai revu MÉLANIE maintes fois, et j'ai connu toute l'horreur de son supplice bien qu'elle ne m'en ait jamais parlé : pas un jour, pas une seconde pendant douze mois entiers, et ni de jour ni de nuit où elle ne dormait pas, elle n'a cessé de croire que dans cet instant même son fils recevait peut-être le coup fatal; elle n'a pas ouvert une lettre qu'elle ne crût qui lui en apportât la nouvelle, ni entendu pas un coup de sonnette qui ne lui donnât un saisissement. Elle n'a trahi par aucune plainte cette angoisse continue, elle a fait bon visage et l'on a vu seulement que ses cheveux blanchissaient; mais en silence elle s'est lentement usée, et quand le malheur qu'elle n'avait cessé de prévoir lui fut enfin annoncé par surprise, elle était si lasse qu'elle n'en ressentit d'abord qu'un affreux soulagement. Elle ne jeta pas un cri, ne prononça pas une parole. Elle revêtit comme tous les jours sa blouse d'infirmière, fut à l'hôpital exactement, et ce n'est qu'au chevet d'un agonisant inconnu, pour consoler une mère moins héroïque, qu'il lui échappa de dire en baissant la voix : « Moi aussi, j'ai perdu le mien. »



~ J'ai rencontré MANON au cabaret : elle portait de longs voiles de veuve, et elle était décolletée si chastement qu'on aurait pu croire à son deuil; mais je sais bien qu'elle n'est pas veuve, puisqu'elle n'était pas mariée, et qu'elle se marie tous les soirs. Ce déguisement m'a révolté et j'ai fait mine de ne la point reconnaître. Elle a pensé que ce fût par discrétion, et je l'ai vue de loin qui vantait mon savoir-vivre à je ne sais quel Des Grieux qui dînait avec elle. Alors je me suis piqué, et je lui ai fait tenir un billet par le maître d'hôtel, où je l'avertissais que le bon Dieu ne manquerait point de châtier son indécence sacrilège. Elle a pâli. Cette fille ne laisse pas d'avoir quelques bons sentiments.



~ ALINE a découvert, le jour de la mobilisation, qu'elle était une épouse à la plus ancienne mode bourgeoise; qu'elle n'avait point une idée ni un sentiment qui ne fussent de la communauté; qu'elle avait coutume d'obéir, ou plutôt, comme disent les philosophes, d'être agie; qu'elle n'était point capable de faire par elle-même les gestes les plus élémentaires et les plus indispensables; et qu'enfin, outre la douleur de se voir seule au monde, le départ de son mari lui retirait toute raison d'être et même toute possibilité d'exister.

Quelle détresse! Croyez-vous qu'elle y ait succombé? Elle a souri entre ses larmes, et elle a remercié le ciel qui lui envoyait, pour lui faire prendre patience, une joie qu'elle n'espérait point. Elle pensait n'être qu'une « petite femme », vertueuse sans prétention; épouse? à peine : camarade. Son ménage était un ménage d'artistes, où l'harmonie n'était assurée que par l'égalité de la bonne humeur et de l'étourderie; on s'y aimait bien, mais pas mieux que bien. Et voici que, l'objet de son amour léger lui étant ravi tout d'un coup, elle devenait une grande amoureuse, lui-même se montrait digne d'inspirer une telle passion et d'y répondre.

Avant la guerre, elle ne lui disait peut-être pas tout : elle a pris l'habitude de tout lui écrire, moins par nécessité, pour



L'EAU



L'AIR

recourir à son perpétuel sauveur, que par tendresse et sans nul esprit de pratique. Leur intimité conjugale est née de la séparation. Comme il sait bien qu'elle n'a pas sans lui de vie propre, il n'a pas non plus manqué un seul jour de lui écrire, sous le feu, et de lui dicter ses moindres actions. Je présume que leurs lettres sont admirables, mais pas un étranger n'en lira jamais une ligne. Ces deux grands cœurs ont mérité d'être seuls confidents de leur secret, et l'amitié même doit se défendre de les deviner.

Grâce au merveilleux réconfort de cette sollicitude qui ne s'est jamais démentie, ALINE, pendant la guerre, comme Sieyès pendant la Terreur, a vécu. Sans doute elle a compté de tristes heures, certaines journées lui ont paru interminables, et comme elle dit, elle s'est « ennuyée passionnément ». Quand elle sent qu'elle n'est plus maîtresse de ses nerfs, elle force les consignes, brave tous les périls, voyage déguisée la nuit, et dans quelque village en ruine que l'ennemi bombarde encore, trouve moyen de revoir une minute celui à qui elle n'appartient vraiment que depuis qu'elle en est privée. Au retour de ces escapades, elle les raconte avec une gaieté naïve, et elle ne soupçonne pas qu'elle est héroïque.

Mais son agrément le plus rare est une discrétion que j'appelle stoïcisme. Elle n'a jamais pleuré qu'en cachette, ni abusé, ou seulement usé de la sympathie et de l'intérêt qu'on lui offre, et aux heures mêmes où son ennui était le plus cruel, cette victime exemplaire et charmante n'a jamais ennuyé personne.



FERNANDE était à Deauville en juillet quand Sa Majesté l'empereur d'Autriche a fait remettre un ultimatum à la Serbie; elle n'est pas si bien informée que CLORINDE des mystères de la diplomatie et du secret des rois, mais elle a beaucoup plus de bon sens, et son petit doigt, qui ne la trompe jamais, lui a dit : « Toute l'Europe sera dans quinze jours à feu et à sang. » FERNANDE a cru son petit doigt, et n'a pas ajouté foi aux dépêches rassurantes que l'entrepreneur du casino faisait afficher dans le salon de jeu. Elle a pensé : « C'est pour nous soutirer notre argent », et elle a rangé dans son réticule son fétiche avec son porte-monnaie. Puis elle est allée consulter CAMELLIA, qui est son amie de cœur en qui elle a grande confiance. CAMELLIA demeurait à Trouville parce qu'elle n'a pas de si jolies toilettes que FERNANDE, et que l'entrepreneur du casino de Deauville, afin de déprécier la première de ces deux stations au profit de la seconde, réserve pour celle-ci les femmes qui marquent bien, et loge gratuitement à Trouville les filles qui marquent mal.

CAMELLIA, qui dit toujours comme FERNANDE (et c'est pourquoi FERNANDE a confiance en elle), jugea de même qu'il y aurait la guerre et point de saison, que les hostilités dureraient bien trois mois, que les affaires seraient suspendues, et que l'occasion était belle d'aller se reposer à la campagne. Ces deux dames, qui sont d'une même commune normande, y possèdent chacune un lopin de champ, une vieille mère, qui est leur mère, et un enfant naturel, qu'elles adorent.

Ah! que FERNANDE et CAMELLIA ont pris de plaisir à la campagne! Elles n'y ont pas acheté une conduite, mais une santé. « J'engraisse comme un veau », disait CAMELLIA. « Moi comme une caille », lui repartait FERNANDE, qui a un langage plus distingué. Elles n'étaient cependant pas insensibles aux malheurs de la France; mais leur nature et leur métier les inclinent à l'optimisme, leur petit doigt les avertissait encore qu'il ne fallait point désespérer, et la victoire de la Marne les réjouit sans leur causer d'étonnement.

Elles furent des premières à regagner la capitale, où elles ne doutaient point que les affaires eussent repris. Elles ont toujours aimé les militaires, mais jamais elles n'eussent rêvé d'en voir un si grand nombre à la portée de leur main, et de trois armées différentes! Elles étaient comme les gourmands qui pensent mourir de faim par hésitation à une table trop bien servie. Elles n'hésitèrent pas longtemps. Quand on les pressait de choisir, elles répondaient : « J'aime mieux les trois », et elles

étaient ravies de connaître, même si tard dans leur carrière, qu'il n'est pas toujours pénible de se consacrer au divertissement d'autrui, pourvu que l'on y participe. Les bons Belges les charmaient par leur rondeur, la beauté physique des Anglais et la sobre élégance de leurs uniformes les frappaient d'admiration; elles finissaient d'ordinaire (si l'on ose s'exprimer aussi crûment) par un Français, afin de lui pouvoir conter l'agrément qu'elles avaient trouvé dans la société des Anglais et des Belges.

Ni FERNANDE ni CAMELLIA n'attendirent six semaines pour échanger leur or à la Banque. L'employé sourit lorsque CAMELLIA lui dit son nom de guerre, et prétendit inscrire sur le reçu son vrai nom chrétien. « Il n'est pas assez connu, répliqua-t-elle avec fierté; au lieu que CAMELLIA, il n'y a pas un homme à Paris qui ne sache qui c'est. » Elle avait une quinzaine de pièces d'or; FERNANDE n'en avait que cinq, mais c'étaient les premières qui lui eussent été offertes à la fois, et elle faisait un sacrifice méritoire en déposant ce souvenir sur l'autel de la Patrie. « Mes premiers cinq louis », murmura-t-elle, baissant les yeux.

FERNANDE et CAMELLIA, quand elles sortirent de la Banque, se sentaient meilleures. Elles étaient en veine et auraient voulu faire encore une bonne action. La fortune amie les y aida. Elles rencontrèrent deux soldats glorieux mais dévisagés. Elles firent effort pour les regarder bien en face et ne semblèrent point faire effort. Elles lièrent conversation avec eux, et enfin elles leur donnèrent ce que peut donner la plus belle fille du monde : ce qu'elle a.

THÉOPHRASTE II.



J.-J. Weiss assurait qu'il ne pouvait point passer de sang-froid devant le perron des *Variétés*, et qu'à l'aspect de ces cinq marches, qui ne sont pas de marbre rose, il sentait courir sur lui le frisson de la vie parisienne. Quel nerveux! Rien ne nous court plus sur la peau quand nous passons devant cette façade morne, et que nous voyons les grilles fermées, les affiches de la *clôture annuelle*... qui datent de dix-huit mois.

Mais le frisson de Paris n'est pas une invention de J.-J. Weiss. Nous l'avons bien senti l'autre dimanche, quand le communiqué de trois heures a paru. Nous l'avons senti partout, au Boulevard, aux Champs-Élysées, dans les quartiers riches, dans les quartiers populaires. C'est un bien joli frisson, discret, modéré. On ne s'embrasse pas sur les trottoirs, on ne crie pas, on ne chante pas, on fredonne à peine. Le monsieur qui passe, lisant son journal, lève les yeux et lance à l'autre monsieur qui passe en lisant également son journal un furtif regard d'intelligence. Quelle fierté, quelle gaieté légère! Ce n'est pas un bruyant bonheur, c'est un contentement. Ah! les Boches ont d'autres joies! Il y a un frisson et frisson : celui de Paris n'est pas celui de Berlin.



Nous sommes bien persuadés que sur dix Allemands il y a neuf espions, que nous en étions infestés, que nous avons été dupes, naïfs, stupides, et nous ne voulons plus l'être après la guerre. Mais nous ne voulons pas non plus être gobeurs dans l'autre sens, et vraiment on nous ennue un peu avec les histoires de roman-feuilleton.

La dernière est celle du nommé Geissler, *manager* de l'Astoria, qui dure depuis le premier jour des hostilités : c'est beaucoup. On racontait déjà en août 1914 que ledit Geissler avait été fusillé dans les plaines de Grenelle (tout comme cela se pratiquait après le 18 fructidor). Il n'en était rien, malheureusement, puisqu'on nous parle encore de lui. C'est un très vulgaire escroc, mais l'escroquerie ne suffit pas à l'imagination populaire. Elle veut davantage, et du plus louche, chez un traître de mélo. Elle a trouvé : Geissler était aussi blanchisseur.

Vous me demanderez en quoi ce métier honnête et propre... Pas d'impatience, suivez-moi bien. Dans une blanchisserie, il y

a des cuves. Ces cuves sont établies sur plates-formes bétonnées. Donc la blanchisserie de Geissler n'avait que l'air d'être une blanchisserie; mais elle avait la chanson d'être une batterie de 420.

Ce n'est pas tout! La blanchisserie-batterie de Geissler est sise à Dugny *emprès* Saint-Denis. Or, les commères du village assurent que l'équivoque blanchisseur a fait creuser des souterrains. Pourquoi? Pourquoi? Quelle était cette main? Quelle était cette tête?

Le plus incroyable est que les souterrains existent, mais ils datent du *xvi^e* siècle; et ils donnaient aux défenseurs de Saint-Denis, alors ville forte, la commodité d'aller se ravitailler en eau sans mettre le nez dehors jusqu'à Dugny, où coulent trois ruisseaux, le Croult, le Rouillon et la Molette. (Je prie mes lecteurs d'observer comme je sais bien ma leçon de géographie. J'emprunte d'ailleurs ces détails à notre confrère *Le Journal*, et du diable si je sais d'où il tient ses documents; mais j'accepte aveuglément ceux-ci pour authentiques.)

Franchement, ne nous amusons donc plus à ces contes de bonne femme, et contentons-nous de bouter les Allemands hors de France, pour l'instant à coups de canon, et après la paix à coups de botte.



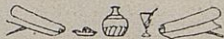
Un de nos plus célèbres auteurs, et qui interprète à ravir ses propres œuvres, a récemment acquis une maison des champs, au fronton de laquelle il aurait pu inscrire le distique de Scribe que nous lisons encore rue Pigalle :

Le théâtre a payé cet asile champêtre.
Toi qui passes, merci, je te le dois peut-être.

Ce sont les deux meilleurs vers de Scribe, il n'y a rien de comparable dans le livret des *Huguenots*. Cependant notre auteur n'a pas essayé de rivaliser avec cette poésie ni même de l'emprunter, et il a seulement écrit sur sa porte le nom d'une peuplade bizarre, inconnue même des géographes allemands. On dit que c'est lui-même qui l'a inventée. Il a de plus distribué aux alentours maints écriteaux où le même nom tire l'œil et indique, ou indiquait le chemin de sa demeure à ses nombreux amis qui le venaient voir de Paris par la route avant que leurs autos ne fussent réquisitionnées.

Comme on est en pays normand et non pas en pays sauvage, les indigènes sont outrés de ce sobriquet qu'un monsieur de Paris leur a donné sans leur demander leur agrément. Leur fureur n'aura pas de conséquence dramatique comme dans les *Paysans* de Balzac, car les temps sont changés. Mais les gens de la vallée de la Seine sont fins et, si j'ose dire, rosses. Demandez en passant au cantonnier :

— Tiens! les Z...? Qu'est-ce que c'est que ça, les Z...?
Il prendra un air mystérieux et vous glissera dans l'oreille :
— M'est avis que c'est des Boches.



M. Camille Saint-Saëns a encore écrit une petite lettre...

Il y avait bien longtemps, et l'on pouvait craindre que l'illustre musicien, qui est aussi un illustre et abondant épistolier, ne fût privé de son secrétaire par la mobilisation. Grâce aux dieux cette crainte eût été chimérique, et voici qu'après un silence, qui même à présent que nous avons autre chose à penser nous a semblé interminable, M. Camille Saint-Saëns a écrit une fois de plus, toujours sur le même sujet : du protectionnisme musical. Mais si le sujet ne varie point, les correspondants changent. Ce coup-ci, c'est M. Emile Bergerat.

D'ailleurs, il faut tout dire, c'est M. Emile Bergerat qui a commencé. Il a écrit à M. Saint-Saëns : alors M. Saint-Saëns lui répond. Tant pis pour lui, tant mieux pour nous.

N'ayant pas toujours goûté les poulets de M. Saint-Saëns, nous nous faisons un agréable devoir de confesser que celui-ci contient peu d'idées nouvelles, mais des idées justes, d'une bonne moyenne de justesse. C'est, diraient Grosclaude et peut-être Willy, du bon sens et du bon Saint-Saëns. L'auteur des *Barbares* assure que l'art a une patrie. Nous croyons que jamais personne n'en a douté; il s'agirait seulement de préciser ce que signifie cette formule. Si vous entendez que toute œuvre d'art

a une marque d'origine, qu'elle exprime une race, un milieu, une époque, un état d'âme, rien de mieux; si vous entendez que M. Rouché ou M. Gheusi devraient jouer tous les soirs le *Timbre d'argent*, zut!... Oh! pardon! ce petit mot m'a échappé. Il est plus mince que Falstaff (quand Falstaff était page du duc de Norfolk) et il passe sans qu'on y prenne garde à travers le chas d'un stylo comme un chameau à travers celui d'une aiguille. (Vous savez, à ce propos, qu'il n'y a pas « chameau » dans l'Évangile, mais « câble ». Personnellement je ne garantis rien, c'est Renan qui me l'a dit.) Seigneur! je suis tout à fait égaré, Où en étais-je? A zut! Je ne l'écrirai plus, mais vous devez encore me savoir gré de m'en être tenu là.

Au surplus, la bonne foi m'oblige d'avouer que, dans sa lettre à Bergerat, M. Camille Saint-Saëns ne fait aucune mention du *Timbre d'argent*. Il n'allègue que *Samson*, et en quatrième lieu, après *Faust*, *Roméo* et *Thaïs*. Peu importe : M. Camille Saint-Saëns est auteur et compositeur dramatique, d'où il suit qu'en l'espèce il doit être récusé. Il est sans nul doute impartial, mais il n'est pas désintéressé dans la question. Le public malveillant qui lit ses petites lettres, sourit, et il ne faut pas que le public malveillant puisse sourire.



Tiens, Ferdinand!...

Vous connaissez la chanson. Elle ne s'applique nullement au tzar des Boulgres. Car le Ferdinand de la chanson a gagné le lapin de garenne, qui se trouve, pour les besoins de la rime, ou au moins de l'assonance, être en même temps un lapin blanc, et nous pouvons douter que Ferdinand de Bulgarie gagne le moindre lapin, blanc ou fauve. Il perdrait même quelque chose que cela ne nous étonnerait pas autrement.

Ce personnage nous fait penser qu'il n'est pas du tout trop tôt pour régler la question des rois en exil. Elle intéresse au plus haut point *La Vie Parisienne*, puisque ces messieurs avaient pris depuis fort longtemps l'habitude de faire retraite chez nous. C'est la faute à Voltaire et au souper de Candide (bien que ce souper ait eu lieu à Venise). Nous avons assez vu les rois en exil. Ils ne peuvent plus servir à rien ici, même à la littérature : le roman est déjà fait. Il faut bien que les gens qui nous aiment trop et que nous ne désirons pas, se mettent bien ceci en tête : c'est que Paris après la guerre sera un cercle très fermé.

Ah! si cela pouvait être possible!



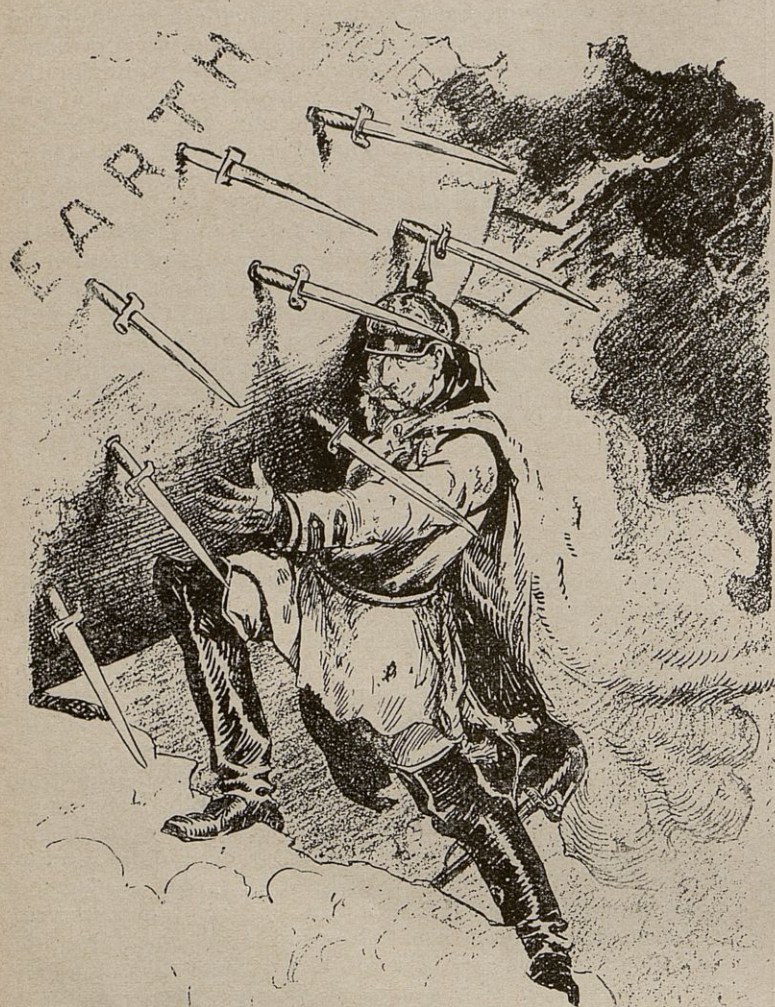
LES LIVRES

Vous avez lu, sans doute, quand elles ont paru dans *Le Figaro*, les notes que M. André Warnod a rapportées de ses neuf mois de captivité en Allemagne, dans un camp aux baraques goudronnées, enclos de fils de fer barbelés, enfer triste, morne, sale... Comparé à celui-là l'enfer flamboyant du Dante est une féerie romantique et l'enfer de Callot, une opérette. Ces notes, illustrées de croquis d'après nature, ont été réunies en volume, sous ce titre : *Prisonnier de guerre*, et ce petit ouvrage de moins de deux cents pages est un livre tout à fait remarquable, sans vaine littérature, sans recherche mélodramatique : l'auteur — qui a décrit naguère avec tant d'humour *Le Vieux Montmartre* et les *Bals, Cafés et Cabarets parisiens* — s'est préoccupé d'être simplement vrai, et sa véracité, qui dédaigne l'anecdote et la tirade mais qui est servie par un don rare de vision pittoresque, est extrêmement émouvante.

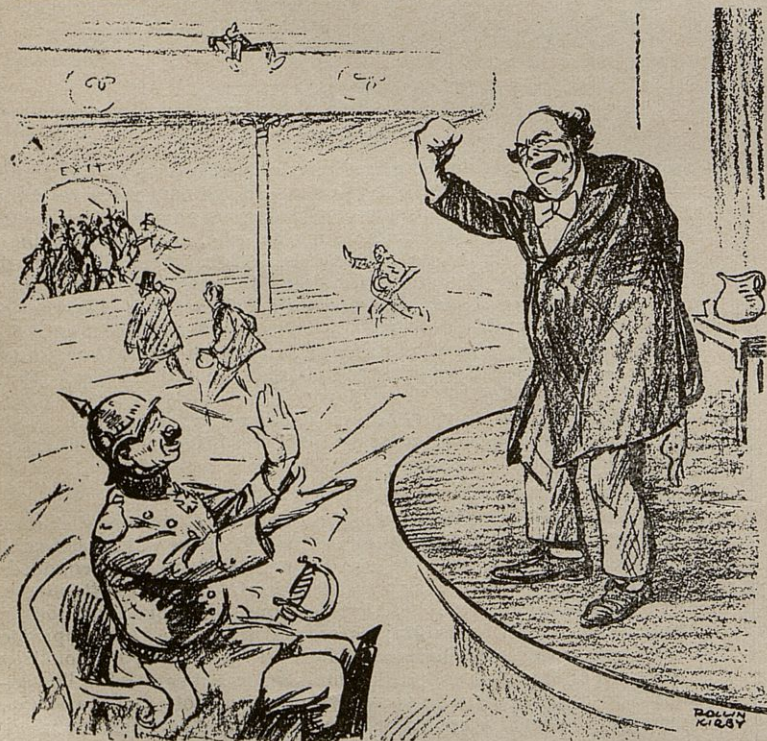
Un autre recueil de notes et d'impressions, excellent aussi, et où il y a autant de cœur que d'esprit, et un talent littéraire quine sent point du tout le gendeletré : c'est le journal du poète Georges Docquois de juillet à novembre 1914 *Dans un port du détroit*. Ce port est Boulogne, la ville natale de l'auteur, et le livre est une chronique toute locale, vivante, émouvante, amusante; chronique de guerre, qui emprunte son décor à la vieille et charmante ville, qui fut la patrie de Godefroy de Bouillon et du corsaire Bucaille, mais qu'élargit sans cesse l'imagination d'un conteur plein de souvenirs et qui ne note jamais rien que de typique. Il serait à souhaiter que beaucoup d'écrivains de talent rédigeassent avec la même sincérité et le même goût leur « journal de guerre », mais le don d'observer et de raconter est rare, et c'est ce qui fait le prix du livre de M. Georges Docquois.

LA GUERRE A COUPS DE CRAYON

PETITE REVUE DE LA CARICATURE ÉTRANGÈRE



L'HOMME QUI A VOULU SOULEVER LE MONDE
et que le monde, au bout d'un an, commence d'écraser.
(New-York Evening News.)



UN ADMIRATEUR ENTHOUSIASTE
le seul qui applaudisse les chansonnettes comico-pacifistes de M. Bryan.
(The World, de New-York.)



LE GUIGNOL DE LA TRIPLICE
(The Passing Show, de Londres.)



L'AMBITIEUX JOHN BULL
tel que le peignent les Allemands,
car c'est un de leurs refrains que l'insatiabilité mondiale de l'Angleterre
a provoqué la guerre.
(Simplicissimus, de Munich.)

SEMAINE FINANCIÈRE

Les transactions restent peu actives. On ne fait que dénouer les opérations relevant de la liquidation de fin de mois.

Le marché à terme est rétabli et les engagements en vue de la liquidation de fin septembre, s'effectuent avec aisance.

On annonce qu'en octobre la Bourse restera ouverte comme actuellement, de midi à 2 heures. La plupart des financiers et des professionnels de la Bourse demandent la continuation de la fermeture tous les samedis comme par le passé.

La réouverture, dans des conditions spéciales, du marché à terme, pour la liquidation du 31 juillet 1914, donne une plus grande abondance de cours, mais sauf exceptions rares, sans grand changement. En plus, nos Rentes sont influencées par l'annonce d'un prochain grand emprunt. On se dit qu'il ne manquera pas de monopoliser toute l'attention et qu'il laissera les Rentes anciennes dans un état de langueur. Les obligations de nos grandes Compagnies de chemins de fer restent le compartiment le plus stable de la Bourse. Les valeurs du canal de Suez ont affirmé leurs tendances meilleures.

E. R.

PARIS-PARTOUT



Moulin de la Chanson. Direction : Emile Wolff. — Téléphone : Gutenberg 40-40.

De l'esprit parisien. De la verve [narquoise : C'est le Moulin de la Chanson !

Des chansonniers fameux, noblesse mont-[martroise : C'est le Moulin de la Chanson !

Un salon où l'on rit comme au sortir de table : C'est le Moulin de la Chanson !

Un cabaret coquet, luxueux, confortable : C'est le Moulin de la Chanson !

Jeudis, dimanches et fêtes, matinées à trois heures.

Voir au verso de la première page de couverture du présent numéro de La Vie Parisienne, l'annonce « **Chocolats et Bonbons Pré-vost** » gardant toujours leur vieille réputation, mais rajeunie.

LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS. — **SPLENDID-HOTEL-EXCELSIOR.** Le plus grand confort.

BEAUSOLEIL (Alpes-Maritimes). — **CASINO MUNICIPAL.** Music-Hall, Comédies, Jeux divers.

CANNES. — **HOTEL GONNET.** L. Daumas, prop., premier ordre.

CANNES. — **HOTEL SUISSE.** Quartier du Cercle Nautique. A. Keller.

CANNES. — **GALLIA PALACE.** Ed. Smart, directeur.

CHANTILLY. — **HOTEL DU GRAND CONDÉ,** splendide installation. J. Calvini, directeur.

CHATEL-GUYON (Puy-de-Dôme). — **SPLENDID-NOUVEL HOTEL.**

FUMADES (LES) (Gard). — **GRAND HOTEL.** Casino-Cercle.

GRANVILLE. — **GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES,** 1^{er} ordre. Garage.

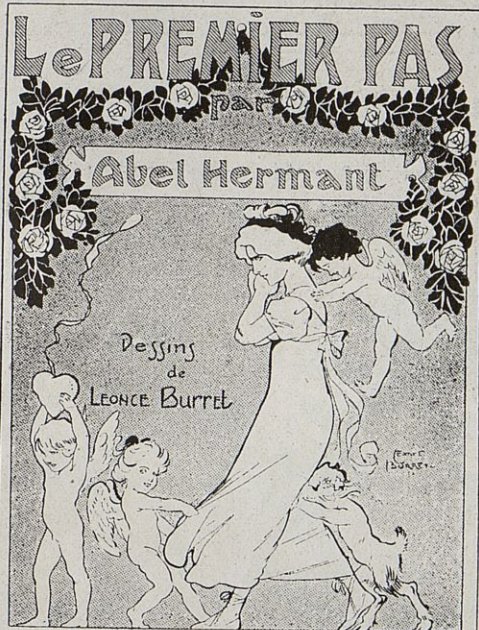
MONTE-CARLO. — **HOTEL DE PARIS.** Grand confort moderne.

NICE. — **HOTEL D'ANGLETERRE.** Grand confort moderne. Ouvert toute l'année (prix de guerre).

SAINT-CLOUD. — **PAVILLON BLEU.** Vue unique sur le parc.

VERSAILLES. — **TRIANON PALACE HOTEL.** Maison 1^{er} ordre. Téléphone 786.

VICHY. — **HOTEL ET VILLAS DES AMBASSADEURS,** sur le Parc; tout premier ordre.



Pour recevoir ce livre franco par la poste, envoyer **3 fr. 50** à M. le Directeur de *La Vie Parisienne*, 29, rue Tronchet, Paris.

Bibliothèque des Curieux

4, rue de Furstenberg, Paris.
Ses collections : **Maitres de l'Amour**, 7 fr. 50; **Coffret du Bibliophile**, 6 fr.; **Romans humoristiques**, le volume 3 fr. 50; etc., etc. — *Catalogue illustré sur demande.*

Miss RÉGINA

Soins d'Hygiène. American manic. Spéc. p. dames. M^{me} de 1^{er} ord. 18, r. Tronchet, 1^{er} à dr. s. entres. (10 à 7). Madeleine.

Masseothérapie

BAINS et BAINS de VAPEUR. 4, rue Duphot (pr. la Madeleine).

Hygiène et Beauté

p. les Mains et Visage. M^{me} GELOT, 8, r. Port-Mahon (place Gaillon).

M^{me} ANDRÉE

LEÇONS ANGLAIS et Russe 13, r. des Martyrs, esc. dr., 2^e ét. (10 à 7)

Miss GINETT'S

AMERICAN MANUCURE SOINS D'HYGIÈNE 13, rue de la Tour-des-Dames (entresol) Trinité (10 à 7).

M^{me} ROBERT

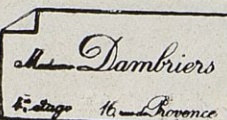
HYGIÈNE. SOINS SCIENTIFIQUES. Prix de guerre. 14, r. Gaillon, 3^e ét.

MARIAGES

RELATIONS MONDAINES; 4^e année. M^{me} MORELL, 25, rue de Berne (2^e g.).

SOINS

D'HYGIÈNE. Spécial. pour dames. Méthode anglaise. M^{me} BERTHE, 7, r. d. Dames (pl. Clichy).



MARIAGES

RENSEIGNEMENTS Maison sérieuse et parfaitement organisée. Relations les mieux triées et les plus étendues.

SOINS D'HYGIÈNE, FRICTIONS, par Dame (dipl. M^{me} DUNENT, 66, r. Lafayette, 1^{er} sur ent. (10 à 6).

M^{me} Andrey

MANUCURE ANGLAISE. Méthode unique. 47, r. d'Amsterdam, 2^e à g. Dim. et fêtes.

MANUCURE

dipl. Spéc. p. dames. **Secret beauté.** Se rend domic. Ec. M^{me} TALIBART, 107, r. de Sèvres

BAINS-HYGIÈNE

CONFORT MODERNE M^{me} DERIAC 45, r. Fontaine (2^e ét.).

BEAUTÉ

MANU. SOINS D'HYGIÈNE. M^{me} VILLA (1 à 7), 14, fg St-Honoré (entres. dr) Eng. sp. Parl. ital.

Soins d'Hygiène

Tous renseignements. M^{me} HENRY, 2, rue Biot, 3^e ét. (pl. Clichy) 11 à 7.

M^{me} DELIGNY

SOINS D'HYGIÈNE, FRICTIONS. M^{me} de 1^{er} ord. 42, r. de Trévise, 3^e dr. (1 à 7).

MANUCURE

HYGIÈNE. Nouvelle Installation. Miss DOLLY-LOVE, 6, r. Caumartin, au 3^e (9 à 7)

English Manucure

M^{me} de 1^{er} ord. 65, r. de Provence (ang. Ch. d'Ant.). Se rend à dom.

JANE

FRICTION. Méthode anglaise, par 7, faub. St-Honoré, 3^e (Dim. et fêtes.) **Experte**

Miss MOLLIE

SOINS D'HYGIÈNE, MANUCURE. 21, rue Boissy-d'Angas (Madeleine)

SOINS D'HYGIÈNE

Manucure, Bains. 19, rue Saint-Roch (Opéra)

MARIAGES

RELATIONS MONDAINES. Renseign. grat. M^{me} VERNEUIL, 30, r. Fontaine (1^{er} ét. g.)

LYETTE de RYSS

MANUCURE, SOINS D'HYGIÈNE *Elegante installation.* 130, rue de Tocqueville, 3^e à gauche (11 à 7).

HENRY

FRÈRE & SŒUR. Renseign. mondains. 148, r. Lafayette (2^e ét. à g.) Même dim. et fêt.

SOINS D'HYGIÈNE

M^{me} DARCY 18, rue Cadet, 2^e ét. (10 à 8)

JEAN FORT, Libraire-Éditeur à **PARIS** 71-73, Faubourg Poissonnière, envoie gratuitement sur demande son dernier Catalogue.

Miss MOHAWK

de NEW-YORK. **MANUCURE** et Exp. angl. 27, r. Cambon, 2^e ét. (1 à 7)

BAINS

HYGIÈNE. MANUCURE. PÉDICURE. (Confort moderne.) 41, rue Richelieu. (Entresol.)

M^{me} Clara SCOTT

Soins d'Hyg., Beauté, Manuc. Eng. spoken. 203, r. St-Honoré (entr.)

Miss DAISY

ANGLAIS. Unique en son genre. Renseign. mond. 48, r. Dalayrac, entr. 2 à 7 Opéra

ANGLAIS

et **PIANO** par JEUNE DAME (1 à 7 h.). JANET, 5, r. Lafayette, 3^e face, N.-S.J. Joffrin.

Miss MAUD

MANUCURE ANGLAISE, Soins d'Hygiène. 48, rue Rochechouart (entresol).

M^{me} BOYE

Experte. MANUCURE ANGLAISE. (Unique en son genre.) 11 bis, r. Chapal, 1^{er} à g

Lady EDWIG

MANUCURE, SOINS D'HYGIÈNE 4, r. d. Marche St-Honoré (ap.-midi) Opér.

M^{me} Jane LAROCHE

Renseign. artist. et mondains. 63, r. de Chabrol (2^e ét. gauc.)

MARIAGES

Relations mondaines, Renseignements. M^{me} TELLE, 9, rue Brey (Etoile).

Miss THIRTEEN

MANUCURE spéc. pour dames. Soins d'hyg. 31, r. Labruyère, 1^{er} à dr.

PIANO

ANGLAIS, FRANÇAIS, par JEUNE DAME. DELYS, 44, rue Labruyère, 4^e face (1 à 7).

PÉDICURE

Soins d'Hygiène 2, RUE MEHUL 3^e s^e ent. (Opéra).

Soins d'Hygiène

ET DE BEAUTÉ. M^{me} REINE, 42, rue Coquillière, 2^e ét. (1 à 7).

A RETENIR La LIBRAIRIE des DEUX GARES 76, Boulevard Magenta, Paris. Envoi franco sur demande du Catalogue de Livres.

SOLDATS DE JADIS : LE GARDE-FRANÇAISE



Les soldats de Fontenoy savaient, eux aussi, subir le feu l'arme au bras.